

Ste-Foy, le 14 mai 1990.

Il y a quelques jours, en faisant un grand ménage dans des accumulations de paperasses, je suis tombé sur sept feuilles de vieux journaux (L'Echo de Saint-Justin), datant de l'année 1940, et contenant une série d'articles biographiques intitulés "René Charles Béliveau, un peintre de chez nous".

Ces articles étaient de la plume d'un monsieur C. Jutras. Evidemment, il avait puisé bon nombre de ses renseignements auprès de ma première épouse, Henriette, et à qui il avait donc remis une copie de chacun des sept numéros du journal. Bien sûr, ces feuilles ayant des articles de valeur historique et familiale furent soigneusement pliées et conservées.

Aujourd'hui, ces feuilles de journaux, ainsi pliées et vieillées par le temps (un demi-siècle), avaient perdu toute facilité de lecture. Donc, afin de redonner vie à cette biographie, j'ai pensé découper les articles, colonne par colonne, pour les ajuster, placer et coller sur des feuilles de 8½" x 11", alors faciles à photocopier. Toutefois, avant de commencer, il a fallu faire faire des photocopies préliminaires, vu que le texte des articles était imprimé recto verso sur certaines des feuilles.

Le tout est maintenant terminé. Et, pour que ce petit travail soit vraiment utile, il reste à remettre au plus tôt, une copie complète de cette biographie, à chacun des plus intéressés, soit: Henri Delvallet, Micheline D. Kolbinsky, Pierre de Savoye, Robert de Savoye (tous des petits-enfants du peintre), ainsi qu'à Jean Béliveau et Alice B. Oudry ("petit-cousin" et "petite-cousine"), ce que je fais avec plaisir, par envoi postal à chacun, ce jour même!

Bien affectueusement,

*Michel de Savoye*

(P.S. Cette "biographie" se placerait avec vos notes généalogiques!)

# L'Écho de Saint-Justin

W.-H. Gagné & Fils: Editeurs - Props. — o — Journal Hebdomadaire

(de St-Justin, Co. Maskinongé)

RENÉ CHARLES BÉLIVEAU

UN PEINTRE DE CHEZ NOUS

9 février

La tâche agréable, pour moi est de lever un coin du voile, que le temps a jeté sur cet artiste, et c'est en furetant dans mes notes, réminiscences de mon entrée dans la vie artistique, que je vous présente ce maître d'hier.

Ce sont ces jolies petites toiles qui m'ont inspiré, et j'ai vu en ces charmants tableaux, toute une vie de rêve et d'amour, que l'art m'apporterait, et dès ce moment, ma vocation se fit mieux sentir et je pris résolument cette voie.

Notre constellation artistique devient de plus en plus volumineuse, depuis que nos biographes et historiens, ont bien voulu faire connaître nos talents inconnus. Plusieurs ont filés, tout comme l'étoile, mais en regardant de plus près, nous découvrirons de ces astres lumineux qui laissent sur leur passage des petits chefs-d'œuvre qui se reflètent encore dans le souvenir de quelques-uns.

Est-ce possible? s'écrie-t-on lorsque l'on fait revivre de l'oubli un nom d'artiste, oui! Est-ce croyable? qu'il y ait eu tant d'artistes chez les nôtres.

Certes qu'il y en a beaucoup, seulement bien des circonstances se sont présentées pour les oublier, les méconnaître volontairement ou involontairement.

lontairement.

Faute de connaissance, car l'éducation artistique, ne possède pas encore toute la place qu'elle a droit chez notre peuple.

Beaucoup d'intellectuels et surtout chez nos professionnels, on se piquent d'être connaisseurs.

Avouons-le franchement que 90% ne possède aucune culture artistique, alors ils ne peuvent juger, encore moins critiquer une œuvre d'art, fût-elle même une croûte et ceci faute de connaissance.

Seuls quelques connaisseurs, ont pu jouir devant les œuvres de nos artistes.

Ces gens-là, goûtent et boivent goutte à goutte le délicieux nectar qui coule à flot d'une exquise pièce d'art.

Aux autres classes, la bourgeoisie, petit ou grand de l'heure, qu'un heureux hasard ou événement circonstanciel a rendu fortuné, ont préféré se délecter de tableaux à provenance étrangère, (je ne met pas en doute le talent des peintres étrangers, loin de moi cette pensée, j'ai en très grande estime ces artistes réputés) mais entre nous n'est-ce pas un peu le snobisme qui nous guide en la circonstance, lorsque nous achetons des tableaux.

Il faut bien singer un peu la voi-

sine ou l'amie.

Parlant de nos artistes canadiens, on fait la moue. Existe-t-il des artistes vraiment capables chez les nôtres?

Si on en connaît le ou les noms, on lance contre eux les plus invraisemblables critiques, on s'attaque à son caractère, à la vie intime de l'artiste et on le lapide même dans son œuvre.

Alors rien d'étonnant que M. ou Madame Parvenue, posant de tout leur volume monétaire, viennent vous dire que les nôtres n'ont pas de talent.

Une gravure de 15 sous, vaut autant pour eux, qu'un Suzor Côté.

Où bien! c'est le contraire qui se produit, c'est le prix qui fait loi.

Madame Machin Chouette (expression d'un de mes bons amis) a payé \$300.00 pour un tableau. "Si tu avais vu l'beau cadre, tout doré, avec de taches de bleu pour convenir avec son chesterfield".

Vraiment, Madame Machin Chouette a du goût, l'harmonie domine chez elle, et l'appréciation de son amie vas de paire.

C'est dommage, c'est triste même. On ne voudrais pas en parler, mais que voulez-vous? comme disait le bon curé Pelletier: "La vérité demeure toujours la vérité".

Puis d'autres encore parmi des haut gommés, dont on confie des postes (j'allais tout dire) je m'arrête, ils se reconnaîtront, préfèrent se faire portraiturer ou statufier par des étrangers à Paris, c'est plus chic direz-vous, il y a du chichi, trou de l'air là-dedans!

Tandis que notre gouvernement donne des bourses aux élèves méritants.

Encourager nos boursiers, serait peut-être bien? Qu'en dites-vous?

Et combien d'autres gaffes, on en finirait plus. Nos salons en débordent et nos artistes en souffrent terriblement.

Devant ces faits, il est du devoir de nos historiens de relever l'attaque.

René-Charles Béliveau, en est un sorti avec distinction de notre pléiade d'artistes contemporains. Il a passé sans bruit (sauf pour ses amis). La misère n'eut aucune emprise sur lui, car ses moyens d'existence lui permirent de couler une vie plus douce que bien d'autres.

Le bien être chez un artiste est quelques fois aussi redoutable que la pénurie.

Du premier peut naître la paresse, et de la seconde empêcher l'artiste de produire, manque du nécessaire.

Béliveau a eu des moments de fanfante, mais la qualité de ses oeuvres n'en a pas été trop affectée, car elles sont toutes fraîches et pleine de vie.

C'est en France qu'il y mit toute son âme d'artiste et durant ses premières années de retour au Canada, que son talent atteint son apogée. Plus tard la maladie, ne lui permit plus de produire autant qu'il l'aurait désiré.

Ce fut vers 1910, que j'eus le bonheur de connaître Béliveau, j'avais quinze ans environ et je commençais moi-même à peindre.

Ne vivant pas dans une ambiance artistique, faire connaissance avec un artiste-peintre était pour moi toute une révélation et même un privilège extraordinaire.

Ses toiles m'avaient fasciné, et je n'ai qu'à me fermer les yeux, je les revois encore chez Béliveau.

Tout passe avec le temps, mais l'art possède une emprise magique, sur ce grand faucheur, et fait revivre dans une douce revanche l'artiste oublié.

Regardons en arrière et revivons nos premières heures, en faisant une pause. Ah! que c'est doux.

Autrement l'existence deviendrait

insupportable, nous nous rendrions malheureux, si on ne revenait pas un peu sur soi, car on délaisserait les bons instants vécus, pour l'incertain qu'est demain.

16 Février. 1940.

L'air est vif, cette nuit sur la Place Jacques-Cartier, il fait un froid de loup.

La neige a blanchi les toits et les rues en sont toutes couvertes.

En notre pays, chaque hiver nous apporte ses joies et ses peines.

Chez les jeunes, les coeurs rebondissent de joie; chez les vieux, on se voit blanchir comme la neige. C'est le retour, et dans ces pauvres taudis, tout le monde est transi, devant un foyer où quelques braises se meurent, l'hiver n'est pas le synonyme de gaieté.

Ce soir, nous avons une scène merveilleuse devant nos yeux, la lune discrètement, lance de son disque lumineux, ses reflets bleutés, les ombres se dessinent nettement sur les murs de nos vieille maisons, pleines de souvenirs, et quelques lumières furtives se laissent entrevoir ici et là. Quelques retardataires, semblent se glisser le long des vieux murs, et disparaissent comme par enchantement.

A votre gauche en descendant, un flot de lumière jaillit des nombreuses fenêtres, du Jacques-Cartier, et la neige reflète ses feux, sous forme de paillettes d'or qui scintillent à vos yeux. L'aspect est vraiment féérique.

Que se passe-t-il à cette heure de la nuit, car tout est calme d'habitude.

L'Hôtel Jacques-Cartier, tiré du nom de notre illustre navigateur, qui plaça en 1534 les premiers jalons d'une colonie française en Amérique, ne se doutait certainement pas de l'importance et de l'immense portée de son oeuvre.

L'hôtel Jacques-Cartier, le rendez-vous de la société montréalaise d'alors recevait ce soir-là comme permanent: un frère bébé, un petit gars. Ce n'était pas coutume, allez, dans cet établissement commercial de recevoir les nouveaux-nés, mais il fallait bien passer outre au moins pour cette fois.

C'était Madame Béliveau, née Marguerite Beauvais, épouse de Charles-René Béliveau, propriétaire de l'hôtel, qui faisait les honneurs, en donnant le jour (en cette nuit) à son troisième enfant. Le 20 novembre 1872, Iréné Charles Béliveau,

notre éminent artiste naquit.

Deux filles l'ont précédé, l'aînée Irène (ici l'on trouve la raison pour laquelle Béliveau portait le nom d'Iréné, sa soeur aînée s'appelant Irène il était coutume de compléter le couple dans nos familles, alors: Irène, Iréné.)

Irène devenue plus tard Madame Omer Brière, dont l'époux était marchand à Terrebonne. La seconde fille était Lucina, devenue plus tard Madame Arthur Gauvreau, hôtelier de Terrebonne.

Les Béliveau, sont de vieilles souches au Canada, et les ancêtres sont pour la plupart acadiens; ils ont même un village important qui en porte le nom: Belliveau Village, dans le Westmoreland, au Nouveau-Brunswick.

La place Jacques-Cartier fut de tout temps à Montréal, un coin d'un intérêt tout particulier, sa position stratégique, peut-on dire, fut le rendez-vous de toutes les classes tant rurales que citadines.

C'était vers cette époque, le centre reconnu des affaires.

Des milliers d'incidents, tragi-comiques se sont déroulés en cet endroit, et ces petits rien en apparence, qui forment des pages d'histoires vécues. Combien de blagues, combien de vérités se sont-elles dites sur la Place Jacques-Cartier.

De grands projets sont nés sur cette place du marché.

L'historien qui voudrait décrire l'endroit aurait matière pour des volumes et encore s.v.p.

C'est dans cette côte devenue populaire, que René fit ses premiers pas.

Après l'école préliminaire, Béliveau fut dirigé vers le collège de Montréal, où il étudia jusqu'en versification; de là son beau-père M. Martel le dirigea au collège de Burlington, pour qu'il se perfectionne dans la langue anglaise.

Mais notre René, grand enfant rêveur, laissant volontiers ses études pour se délasser, et le crayon à la main, dessinait tout ce qu'il voyait, surtout les sujets décoratifs qui emportaient sur les autres. C'était sa prédilection.

Les vacances arrivées, il profitait de cette liberté pour se lancer à son aise, dans une sphère qu'il adorait.

L'art avait déjà pris emprise sur lui, sa vocation se faisait de plus en plus sentir.

Le grand grenier de l'hôtel de son beau-père était le lieu tout désigné pour l'atelier, et là, des chevalets de

toutes dimensions, prirent place de grandes toiles y étaient suspendues, et notre Béliveau, ainsi gréer se complaisait dans ses essais artistiques.

L'art décoratif étant alors son attrait plus particulier, il brossait sans relâche.

Les parents et amis s'éblouissaient devant ces toiles toutes empreintes de talent que Béliveau traduisait en naïves scènes, une aurore de succès pour l'avenir.

Parmi ses admirateurs, un d'entre eux, que la nature avait conquis tout entier, je nomme M. le Curé Labelle, le grand colonisateur du Nord, plus avisé que les autres, entrevoit en Béliveau, un réel talent, qui ne demandait qu'à se développer.

Conseilla fortement aux parents de lui aider à continuer ses études, sous de véritables professeurs, car jusqu'ici comme dans bien d'autres familles, on considérait son travail comme un amusement.

Ce qui me fait penser aux anciens prospectus de collèges et couvents d'autrefois: "Peinture, Musique: travaux d'agrément."

Il avait peut-être plus de talents que d'autres, mais en somme, pour ses profanes, on n'y voyait qu'un simple barbouilleur.

Il dessinait et peignait pour son bon plaisir, un passe-temps, disait-on.

Devant les instances du curé Labelle, ses parents se décidèrent à lui procurer le moyen d'étudier sérieusement.

Étant à l'aise chez les Béliveau - Martel, alors ce ne fut pas un grand sacrifice à faire, sans cette pression du curé Labelle, Béliveau eut fait comme tant d'autres, "sombrier sans même avoir étendu ses voiles".

23 février 1940.

Un groupe de jeunes canadiens se préparait à partir pour l'Europe, parfaire leurs études artistiques: Béliveau se joignit à eux. On relève les noms suivants: Henri Breau, René Béliveau, M. A. Suzor Côté, J. C. Franchère, Charles Gill, Ulric Lamarche, Ludger Larose, Jobson Paradis, Jos St-Charles, Jos St-Hilaire.

Tous nous revinrent après un stage de plusieurs années, armés d'un bagage artistique des plus complets.

Henri Breau, fit d'admirables toiles pour le parlement de Québec.

L'arrivée de Champlain, à bord du "Don de Dieu."

René Béliveau, fut le paysagiste par excellence et se montra très

fort dans des pièces décoratives.

Suzor A. Côté, l'éminent artiste entre tous, car lui seul est demeuré dans son art, et l'a pratiqué en entier, il fut sans contredit le grand maître du groupe. Ses toiles sont

pour nous des révélations, son âme s'y reflète dans chacune d'elle, nous devons remercier la Providence de nous avoir donné un tel talent.

J. Franchère fut le peintre copiste le plus parfait après Sébastien Falardeau, et ses fins portraits, quel charme pour l'oeil.

Les tons de chairs plein de vie, où l'on sentait couler à flots le sang de l'être peint par ce minutieux artiste.

Charles Gill, celui-là, le bohème distingué, artiste, poète, les deux réunis en un seul, quelle heureuse combinaison, ses toiles étaient des poèmes, et ses poèmes des tableaux, que d'heures exquisées j'ai passé à lire et relire Charles Gill.

J'ai été ravi devant son cap Eternité, magnifique toile peinte pour la Compagnie Richelieu, tableau placé au haut de l'escalier du magnifique vapeur "Saguenay" on ne peut choisir meilleur interprète.

Ulric Lamarche, fin dessinateur, fit du portrait à ses heures, mit sa plume au service des journaux comme caricaturiste entre autre dans "l'Action" du général journaliste Jules Fournier; des paysages pleins de vérité comptent aussi à son crédit.

Ludger Larose, le professeur, un savant plutôt qu'un artiste, a laissé plusieurs tableaux d'importante facture, dans la chapelle du Sacré-Coeur à Notre-Dame de Montréal, lors du Congrès Eucharistique.

Jobson Paradis, l'artiste accompli, à l'oeil vif et le coup de crayon souple.

Celui qui a eu le bonheur de le voir à l'oeuvre, n'en tarit pas d'éloges.

Quel coup de crayon, du moindre croquis à tableau élaboré, tout est sûreté de maître.

Ses croquis des passants, la vie à travers nos parcs dénote une fière observation, ces petits riens aux yeux du profane, sont des chefs-d'oeuvre.

Jos St-Charles, notre maître portraitiste, au coup d'oeil juste, paron lui doit quelques tableaux.

Les fleurs furent pour lui d'un grand attrait, un coin de serre au parc Lafontaine, m'avait plu, mais il a gâché sa vie en se lançant au service de la franc-maçonnerie et il

fut mêler dans la grande affaire de l'émancipation qui fit grand bruit fait dessinateur et excellent professeur. Nos célébrités ont posé pour lui, et chacun de ses portraits constitue un véritable document historique, puisque la ressemblance est parfaite. Ses tableaux d'histoires font honneur à notre peuple. Allez voir "la veillée d'arme" dans la chapelle du Sacré-Coeur de Notre-Dame et vous y verrez une oeuvre digne d'un maître.

Il est regrettable qu'il n'y ait pas plus de Jos St-Charles et de Suzor Côté, chez nos artistes actuels.

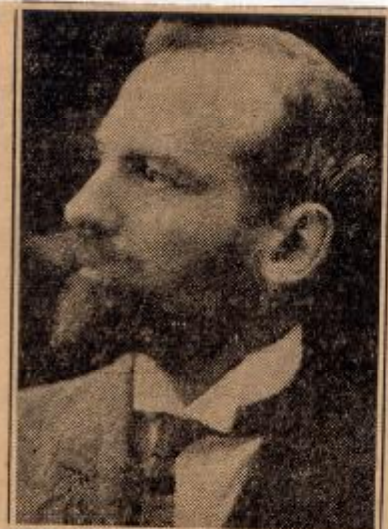
Jos St-Hilaire, le peintre religieux, excellent copiste; fut professeur aux États-Unis, inventeur. La décoration d'églises fut son attrait. J'ai toujours St-Hilaire dans ma pensée, car j'ai hérité de son grand chevalet de studio après sa mort.

Voilà le groupe élite, qui fit sa marque dans la sphère artistique en notre province et dont l'éclat rejailit partout en Amérique et même en Europe, nous devons être heureux et orgueilleux même et nous leur devons à tous une reconnaissance éternelle.

Ce groupe d'élite comme je continue à les appeler, furent les continuateurs du mouvement artistique chez nous, après nos éminents artistes prédécesseurs et innovateurs, et je nomme Napoléon Bourassa, Sébastien Falardeau et Philippe Hébert.

Plus tard vint s'ajouter d'autres artistes de grand mérite, dont je laisse le soin à d'autres biographes d'en faire connaître les talents.

Si j'ai cité ces dix artistes, c'est que Béliveau se trouvait lié à ce groupe et je ne pouvais laisser sous silence, les noms de ceux qui contribuèrent à créer pour tous et chacun, une ambiance artistique, chose si nécessaire aux étudiants.



### LE DEPART POUR L'EUROPE

Béliveau n'avait que 18 ans, lorsqu'il quitta sa patrie pour aller puiser au centre de l'art, les connaissances nécessaires à sa future carrière.

Le départ fut une scène des plus touchantes, pleines d'émotions.

Sa mère et son beau-père M. Martel, ne purent retenir leurs larmes.

René, l'enfant gâté dans la famille, allait les quitter.

Entreprendre un long et périlleux voyage à cet époque, n'était pas une mince affaire, faire la traversée de l'océan, et le préjugé qui existait alors, contre la France.

Un garçon qui s'en allait à Paris était inévitablement perdu moralement.

Quels instants, le départ, partir c'est mourir un peu dit le vieux proverbe, et bien oui c'était la mort dans le coeur de ses deux soeurs Irène et Lucina.

Elles voyaient en cet instant, toute une partie de leur bonheur qui allaient s'envoler au dessus des ondes, que la grande bleue leur ravissait.

L'insondable, nom que notre artiste et poète Emile Vézina, donnait à la mer, lorsqu'il écrivit un joli sonnet dédié à son ami Jules Fournier.

Oui, cherchant à se reconforter l'une et l'autre, Irène regardait Lucina, pour mieux connaître sa pensée, car toutes deux, elles voyaient les jours heureux, où yeux et joies passeront bientôt aux souvenirs, aux premiers jets

de fumée que lancera le paquebot géant.

Seul, en cette circonstance un ami, conservait une tenue plus réservée, il cachait bien son émotion.

Les attristements du moment s'effaçaient devant l'avenir toute souriante que le talent prometteur de Béliveau laissait entrevoir.

C'était le bon curé Labelle, qui avait découvert en René Béliveau; quelques années précédentes, les talents naissant de notre futur artiste.

### BIENTOT! LES ADIEUX

Les passerelles se lèveront, et le majestueux paquebot, sillenera l'onde et filera vers l'inconnu rêvé par Béliveau.

La traversée fut assez rude, quoique gaillards, la mer les bouscula un peu, ils n'avaient pas tous le pied marin, soyez en certain, et plusieurs se sont souvenu d'un bon mal de mer et j'en passe.

À l'arrivée, le groupe fut reçu à Paris, et présenté aux autorités françaises par le fin et spirituel M. H. Fabre, représentant du Canada en France.

Après la réception, il fallait établir sa manière de revivre, on prit possession de ses nouvelles penates, et chacun entra pour de bon à l'étude, se dirigeant vers divers ateliers, dont on avait au préalable fait le choix, basé sur les renseignements reçus, et chacun choisit un professeur suivant la carrière dont on se destinait, les uns vers la sculpture, les autres vers la porcelaine et d'autres dans les arts décoratifs.

Béliveau étudia sous différents maîtres entre autre à l'académie Julien, et sous Jérôme.

Entre ses cours, Béliveau profita pour visiter la France, et paysager à son goût.

Plusieurs voyages furent aussi entrepris vers l'Italie, l'Espagne en Allemagne, afin de visiter les principaux musés et galeries d'art.

De ravissantes études furent rapportées d'autre-mer de ses toiles furent exposées à Montréal.

J'en donnerai dans le prochain article, les titres et les dates.

Les voyages furent très fructueux, car l'Etude d'après nature, lui donna une souplesse d'exécution et un coloris cha-

toyant. Entre les études, l'amour, ce taquin de cupidon, lança ses flèches acerbes, sur notre artiste, et pas à pas, une petite femme faisait son entrée dans le coeur de Béliveau.

Il avait 25 ans environ, lorsqu'il convola, (en juste noce) avec Mademoiselle Camille Monnier, une gentille et frêle personne, gaie, aimable, esprit pétillant, où les réparties et les bons mots coulaient comme un fleuve de jovialité.

Elle fut pour Béliveau, la campagne idéale, elle le comprenait, vivait en communauté d'esprit, Mme Béliveau, avait marié l'homme et l'artiste, et pour les deux elle vivait d'amour et fut de tout temps son inspiratrice.

Combien de jolies toiles ont eu comme sujet Mme Béliveau.

La vraie femme d'artiste, mieux que celles qu'Alphonse Daudet décrit dans son livre "Femmes d'Artistes".

Si le choix fut des plus agréables pour lui, il n'en fut pas tout à fait de même dans sa famille.

René, marié à une étrangère.

Oh! n'en voulons pas trop aux

parents, il en est de même pour chaque nationalité.

Si une française épouse, un canadien, quelle abomination, "n'aurait-elle pas pu trouver aussi bien, si non mieux chez elle."

L'amour étant aveugle, il n'a pas non plus de nationalité, et l'on se laisse guider par le sentiment, l'impulsion du moment.

Si les mariages entre nationalités différentes sont malheureux, cela est dû à l'entourage.

Aux familles des conjoints, qui chacun armés de préjugés, se tiraillent à qui mieux mieux et cette zizanie finie toujours par éclabousser les conjoints.

De cette heureuse union trois enfants naquirent.

Stephen en 1898, Geneviève en 1899 virent le jour en France et la cadette Henriette naquit à Montréal, rue Sanguinet près du Carré St-Louis en 1901. 1903

(à suivre)

**RETOUR D'EUROPE**

Dans l'almanach des adresses Lovell de Montréal, nous trouvons qu'en 1901, René Charles Bêliveau, artiste peintre, demeure 848 rue Sanguinet, et voici quelques adresses où il demeura en différent temps.

En 1908 à 1909, Bêliveau ouvrit un atelier privé ruelle Joly, numéro 1, à quelques pas de la rue Ontario en arrière de la rue St-Denis.

De 1909 à 1910; il demeure à 182 rue St-Denis, Edifice "Le Gaspé" vis-à-vis l'université de Montréal.

"Le Gaspé" fut l'un des premiers bloc à appartement de la ville.

A sa demeure rue St-Denis, les portes furent toutes grandes ouvertes, aux amis, tout comme son cœur.

Combien de soirées passées, dans une ambiance artistique, ou la musique, les propos d'art, les chansons, les projets faisaient Chorus, et le tout agrémenter d'un petit verre de "Cliquot" fit bien des choses.

Tout cela se passait, sous l'oeil bienveillant de Madame Bêliveau, qui savait recevoir et divertir.

**AU TRAVAIL**

Bêliveau, se lança au travail, entra au service de "La Patrie" et innova la famille Citrouillard, un thème caricatural d'une famille peu débrouillarde, qui fit durant le temps, les délices des jeunes, car chaque samedi, petit gas, nous avions hate de voir "La famille Citrouillard" et ses péripéties comiques, en même temps se publiait, le fameux Timothée, dont le créateur était The Busnell, un autre artiste au service du même journal, et par la suite Polyte et Toinon, furent les débuts de notre inimitable caricaturiste Albéric Bourgeois, qui nous fait rire encore dans ses légendes pleines d'esprit, il pique si bien, que le politicien visé, après s'être monté un peu, se déride et rit lui-même de se voir caricaturé ainsi.

Le journal absorba Bêliveau un certain temps, mais il reprit bientôt la vie libre, et voici une nomenclature de ses oeuvres.

En fouillant dans les archives de la Art Association de Montréal: en 1900 Bêliveau expose les tableaux suivant:

1—Effet de matin, près de Versailles

2—Nature morte (légumes)

3—Nature morte (pommes)

1902

4—Portraits de l'artiste

5—Cour de ferme Fontainebleau

1906

6—Enfant au repos

1908

7—Basse-cour

1909

8—Dans les champs

9—Dans l'attente (ce tableau s'intitule aussi "La dame au parasol")

10—Le petit moulin

11—Portrait de M. L. (voir M. Laberge, critique d'art à la Presse

Ceci donne un aperçu des quelques tableaux exhibés, à la galerie des Arts de Montréal.

En 1911, les directeurs du club St-Denis, sis rue Sherbrooke angle ave Laval, prirent l'heureuse initiative de réunir nos talents locaux et du 24 au 29 avril 1911: 1er Salon de Peinture et de Sculpture.

L'exposition ne devait duré qu'une semaine, mais on la prolongea d'une autre à la demande du public. On relève, les noms suivant, des principaux exposants.

Théo. Dubé; Eug. Guignon; Ivan Jobin; Malvina Garigny; Ulric Lamarche; A.-S. Brodeur; J.-O. Brosseau; Michel Girard; Marc-Aurèle Fortin; J.-C. Franchère A.R.C.A.; Chs. Gille Vickenden; Henri Beau; Ludger Larose; Jos. St-Charles A.R.C.A.; Jobson Paradis; I. Emond; Hector Végiard; Henri Richard; Nap. Savard; J.-A. Nuekle; A. Fréreault; Jeanne de Crève-cœur; A. Laramée; E. Dyonnet A.R.C.A.; A. Guindon; A.-D. Rosaire; Rita Mount; Paul Caron; Geo. Latour; Raoul Barré; Adrien Hébert; Geo. Quéry; Geo. Delfosse, Mlle E. Gervais, Alfred Faniel; A.-H. Desguoyroux; Ernest Cormier; L.-J.-T. Décar; Aimé Léger; Maurice Cullen; Henri Fabien; Juliette Villeneuve; Henri Julien.

Les sculpteurs étaient, J.-O. Gratton; Alfred Laliberté; Philippe Hébert, Henri Hébert et

Aimé Léger.

Toute cette hyriel de nom, puisse paraître étrange aux lecteurs, mais en revoyant ce vieux catalogue, je me suis posé la question. Y a-t-il une ambiance plus parfaite?

Oui, alors chaque nom se rattache à une époque de l'histoire de l'art de chez nous.

Combien d'entre ceux ci-haut mentionné ont vécu de leur art.

Je compte sur ce groupe d'environ 50; 18 sont disparus, 8 vivent de leur art, la balance, se sont perdu dans la houle de la vie qui la à rejeter sur d'autres rivages.

Cette exposition fut parmi les premières dont j'eus le bonheur d'en jouir.

En fermant les yeux du présent, le passé m'apparaît nettement et je revois les salles du club St-Denis, ou accrochées au mûr, les magnifiques oeuvres nous conviaient en un véritable banquet artistique.

Je relève ici, la liste des tableaux de notre artiste Bêliveau.

No. 44—Enfant au repos

" 84—Coin de ferme à Fontainebleau

" 85—Sous bois

" 86—Dans les champs

" 87—Petit pêcheur

" 88—Dans l'attente

" 89—Le ruisseau

" 90—Effet de matin (France)

" 92—Chanteuse des cours

Parmi ces tableaux, il y en a déjà exposé à la Art Association. Nos. 44, 84, 86, 88.

Plusieurs Canadiens - français d'alors, étaient déjà collectionneurs avertis et de bon goût et surtout de l'encouragement aux nôtres.

J'attire votre attention chers lecteurs, en passant, qu'il semble

à beaucoup de gens, qu'acheter des toiles d'un artiste, c'est lui faire la charité.

Done on achète pas, par goût, ni pour la valeur artistique du travail, mais simplement c'est une aumône à un "pôvre".

Je reviens à mes collectionneurs, leur encouragement, leur valent nos plus sincères félicitations, en contribuant ainsi à l'évolution artistique.

M. Gaston Maillet, chirurgien dentiste, fit une large part, seul en cette exposition de 1911, j'en compte seize, au crédit de M. Maillet, ceci n'est que le petit

nombre de sa collection.

M. L.-J. Tarte, possède lui aussi toute une collection d'oeuvres de nos peintres canadiens.

Je fus rempli d'admiration debout les oeuvres de mes compatriotes réunis, dans un salon spécialement aménagé, que M. Tarte appelle avec orgueil sa galerie d'art du terroir, et il en a le droit de s'en montrer fier.

Le Dr Frs. de Martigny, compte aussi parmi les amis de l'art, sa collection est très variée et presque tout les artistes d'alors, y sont représentés.

Le Dr Mignault, Gustave Comte, et combien encore, car il y eu à cette époque un renouveau artistique, mais hélas! tout a retombé dans l'oubli.

J'eus la bonne fortune l'automne dernier de rendre visite à M. Albert Laberge, ancien critique d'art à la Presse et auteur d'un magnifique ouvrage intitulé **'Peintres et journalistes d'autrefois'**, et là, je revois deux admirables petites toiles de Béliveau.

La première, "Scène des champs" les veilloches ou moyettes, environ 7 x 9, sous un frais coloris, le tout rempli d'une buée presque imperceptible, où l'on sent l'air tiède de la terre rencontré les chauds rayons de soleil.

Les effets de lumières, sur les veilloches sont ravissants, c'est le temps des foins.

La seconde toile, une autre scène champêtre, environ 10 x 14.

Un mulon de foin, au premier plan, des granges et la vieille maison de ferme française.

Comme l'on repose devant cette toile, vous sentez la vie campagnarde, vous empoigner, et toute une quiétude y règne. Il vous semble entendre au loin, le gai cocorico de maître "Chanteclere" et même le bruissement légers des oiseaux de la basse-cour. Une tranche de rêve, disposé sur cette toile.

Outre le paysage, qu'il adorait, Béliveau; savait aussi broser le portrait, et celui de M. Laberge en est un exemple.

Accoudé; l'air pensif, placé au milieu des bouquins, c'était bien situé son sujet, l'ambiance toute rêvée pour M. Laberge.

La ressemblance est parfaite, Béliveau en brosse bien d'autres; mais malheureusement plusieurs

de ses toiles sont disparues depuis.

A la ville, les déménagements fréquents des citadins cause d'innombrables dommages et combien d'oeuvres, ont pris le chemin des rebus. J'ai l'été dernier trouvé dans la ruelle, près de ma demeure, un magnifique portrait de femme peint par Larose, le tableau était tout déchiré.

J'en ressentit quelques douleurs, ça me fit penser à la vie, comme nous sommes peu en ce monde.

Voici un portrait qu'un jour, fit l'orgueil d'une famille, une figure de femme y est peint, je reconnais la figure bourgeoise du temps puisque la toile fut peinte en 1896.

Un peintre de renom, un portrait de mère, il y a déjà 44 ans et aujourd'hui, la poussière de nos rues s'en empare.

Que c'est triste!

Tout les artistes ont plus au moins le même sort, lorsque leurs oeuvres tombent chez des profanes.

Revenons à Béliveau, il avait un ami de coeur dans la personne de M. Napoléon Savard, dessinateur.

Deux tableaux font encore très belle figure chez lui.

Le moulin de Légaré 9 x 12 à St-Eustache, et un champ de blé.

le vendredi, 5 avril 1940.

### "PAYSAGEONS"

Après avoir fait une revue de ses principales oeuvres, permettez-moi de laisser entrevoir où notre artiste se délectait, au bien plutôt, où la nature l'invitait.

Les petites rivières du Chêne de St-Eustache, ainsi que les Mille-Iles, qui traverse la ville de Terrebonne furent ses coins de prédilections.

Ces deux rivières offrirent à Béliveau, des heures de ravissement, d'extase oserais-je dire. Celui qui a eu le bonheur de parcourir les rives enchantées de la rivière du Chêne, ne tarit pas d'éloges.

A chaque tournant de ce cours d'eau méandrique, un tableau se présente à votre vue. Composition simple, on dirait que la Providence, se complait à composer pour vous de superbes décors, et vous n'aviez qu'à copier la nature.

Par de belles journées ensoleillées, Béliveau quittant sa maison d'été, juste de l'autre côté du village vers l'ouest.

Tout son fourbi sous les bras, parasol, boîte, toiles, chevalet.

Et d'un pas allègre, il chemina l'air joyeux, en sifflottant une romance du jour. Un artiste qui ne chantonne pas, n'en est pas un.

Quelques petits gas de l'endroit le suivait, et quel honneur pour ces petits bons hommes, d'accompagner, de parler à un véritable artiste, le voir mettre en place chevalet, toile et surtout le voir placer ses couleurs sur la palette, quels moments intéressants, pour eux c'était toute une révélation.

J'en ai éprouvé moi-même la sensation qui m'ont causé ces petits observateurs, qui vous reluque dans vos moindres mouvements.

Le p'tit Pierre ou père Luc, est là, c'est le chef de la bande.

Quel chef, c'est le connaisseur, car il suit partout où il le peut notre artiste, et à ses petits compagnons il leur donne ses impressions, nomme d'avance le nom des couleurs que l'artiste va se servir.

Et la scène enfantine se continue. Ti-Pierre, à Ti-Louis, voistu (parlant tout bas) la grosse bouteille (tube) c'est du blanc, ensuite à droite, y a le rouge, du vert, du jaune, du bleu. Parfois Béliveau, mystifiait notre connaisseur Ti-Pierre, en feignant prendre une couleur et voyant Pierre, faisait déjà part à ses amis de ses connaissances artistiques pour les épater, disait M. Béliveau vas prendre du jaune, et notre Ti-Pierre, sur de lui, avait la parole, mais Béliveau prenait un autre tube, alors rire général, notre Pierre connaissant, s'était fait dupé. Béliveau riait à son tour de la déconfiture de notre Ti-Pierre.

Béliveau s'adressait toujours aux enfants très délicatement, et lorsqu'il s'appretait à travailler il leur disait "Soyez sage maintenant, je vais commencer à dessiner, ne me dérangez pas trop."

Ceci dit avec un aimable sourire, les enfants se regardaient et d'un geste commun, le doigt sur la bouche, ils font trêve de leur tapage.

Ti-Guste; prenant la parole "On vas être tranquille monsieur".

Les enfants connaissent la signification du mot tranquille, mais le mettre en pratique voilà une autre paire de manches.

Au fur et à mesure que le travail avançait sur la toile, plus grande était leur admiration.

Toujours à voix basse, ils chuchotaient entre eux.

Ti-Guste à François, y désigne t'y ben, batêche que c'est ben faite.

Regarde donc l'arbre, y est après faire les branches.

Pierre, y a pas faite la grosse branche en haut.

Louis, attends un peu, donnez-y le temps. Et le paysage devient de plus en plus compréhensif sur la toile, les valeurs s'accroissent, de coloris danse a nos yeux, c'est la gaité, le dessin se précise, ça marche rondement notre artiste en verve. Mais, à l'instant même la vache au père Jérémie, s'en vient vers le groupe d'admirateurs, broutant tranquillement dans le prés.

26 AVRIL 1940.

Elle prend place dans le paysage, quel effet merveilleux, le soleil la frappe en plein flanc, d'où de grandes taches blanches, et brunes ressortent sur le fond vert tendre du paysage, où des jeux de lumières grâce aux ormes donnent à l'ensemble des valeurs indescriptibles en riches- se colorante.

Vite pas un instant à perdre, notre artiste en saisit l'effet.

L'impression du moment.

La main tremble un peu en tenant le pinceau élevé au-dessus de sa palette. Une pensée éclairée jaillit il faut trouver le ton juste.

Comme une abeille qui voltige au-dessus des fleurs cherchant la corolle remplie de nectar séduisant, la main de notre artiste erre un peu, car à ce moment les couleurs sont comme de grandes demoiselles, chacun gonflée de leur amour, elle veulent en deverser l'effluve et se présentent toutes à la fois, à l'artiste en disant. Moi! moi! moi!

Un instant d'hésitation, voulant rendre cette impression de beauté, il emprunte à chacune d'elle, un amour de couleur afin qu'aucune ne soit déçue ou ja-

louse, et par une combinaison heureuse, fruit de ses connaissances, il commande à son pinceau, et celui-ci mélange sur sa palette, les tons magiques qui donneront à la "cailllette" au père Jérémie, une autre vie sur la toile.

Les petits gas ébahis, n'en reviennent plus.

La vache au père Jérémie en peinture Ti-Pierre; Ah! ah! c'est y pareille.

Louis en grand observateur et critique en même temps, dit à son tour, mais y a pas faite les pattes.

Ti-Guste, laisse faire; M. Béliveau, connaît ça y sait peinturé comme y faut.

Et notre artiste dans quelques coups de pinceaux habilement posés sur la toile, met "cailllette" sur pattes, à la satisfaction ainsi qu'à l'admiration des jeunes spectateurs.

Combien d'autres scènes enfantines, vécues viennent-elles; réhausser les séances de pose, dont notre artiste s'en amusait fort bien. La ravière du Chêne, à ses coins riants, invitants même, de l'aurore au crépuscule.

Mais l'artiste qui a séjourné à St-Eustache et qui n'a pas admirer les belles nuits estivales, où la lune projette discrètement ses reflets argentins, sur la rivière du Chêne, que l'onde faisait dansé, au doux souffle de la brise, a perdu si je puis le dire le plus ravissant spectacle que les yeux peuvent s'offrir.

Béliveau, a souvent jouit de ces magnificences de la nature, et il en peint même quelque pochades ravissantes.

Où sont-elles maintenant, les retrouvera-t-on un jour: hélas! perdues pour nous, car beaucoup de ses toiles sont traversées la grande Bleue, pour ne jamais revenir, à moins qu'un mécène acheta les véritables et merveilleux Béliveau, que sa veuve décédée en avril 1939, avait emportée jalousement, comme dernier souvenir du grand artiste.

Si la rivière du Chêne eut l'honneur de sentir le poids de notre artiste lorsqu'il chaloupait sur elle, afin de mieux découvrir ses coins pittoresques, une autre rivière qui joua un rôle peut-être aussi important que la première, dans la vie artistique de Béliveau fut bien celle des Mille-Isles, qui longe la ville de Terrebonne.

St-Eustache, était pour notre artiste, l'endroit préféré de ses villégiatures, il y avait aussi un attachement de plus, car ses deux fillettes Geneviève et Henriette étaient pensionnaires au couvent des Soeurs Ste-Anne. En bon père, la visite au couvent était toujours une fête chaque dimanche en revoyant ses fillettes, et les religieuses ne tarissaient d'éloges devant le dévouement qu'apportait ce bon papa envers ses enfants.

A Terrebonne, des liens familiaux l'attirait vers ce côté, puisque deux de ses soeurs, Irène, Mme Omer Brière, dont le mari était marchand et Lucia, Mme Arthur Gauvreau, dont l'époux était hôtelier, demeurant toutes deux en cet endroit.

Tout en étant d'un séjour agréable au milieu des siens, le paysage terrebonnien l'invitait aussi à festoyer avec les siens.

C'est agréable à Terrebonne, petite ville tranquille, centre bourgeois, où coule à ses pieds, ou plutôt longe la ville, la rivière des Mille-Isles.

L'industrie y a vu de beaux jours, aujourd'hui les grands centres ont englobés bien des industries locales.

Cette centralisation industrielle a été désastreuse dans la majeure partie des cas, car elle a déplacé la population, et causé le désarroi que nos grands administrateurs appellent injustement le chômage.

Des hommes de marque, sortis de Terrebonne, et de vaillantes épouses contribuèrent aux succès de ces hommes entreprenants. Deux races y vivaient amicalement et bien des familles lièrent leurs destinées et d'eux découle une race fière où le sang français se mêla au saxon.

Il y a des familles aux noms écosseis, dont les membres ne parle pas un traitre mot d'anglais.

Le miracle canadien, celui des berceaux et de la langue, s'est répété à Terrebonne, comme partout ailleurs dans notre province de Québec.

Et c'est dans un de ces milieux que notre artiste Béliveau vint peindre.

Béliveau était prodigue de ses toiles, et celui qui savait le prendre, comme l'on dit communément chez nous, était certain de pouvoir s'enorgueillir d'une toile de plus à sa collection.

Ses soeurs et beaux-frères furent les premiers bénéficiaires de ses largesses artistiques, et nombreux paysages ont orné longtemps leurs murs, mais au décès de ceux-ci, les toiles ont suivies le chemin des successions

de ces diverses directions, aujourd'hui il est difficile de retracer ses oeuvres.

Et pour comble de malheur, la conflagration d'il y a quelques années vint mettre fin à toute espérance de retrouver quoi que ce soit.

Béliveau a passé de nombreuses heures à retracer les cascades à pentes douces de la rivière, la dam d'autrefois, le vieux moulin, les saules penchés, couvrant d'un feuillage transparent, le cours d'eau, ou pointaient de brillantes lumières que les eaux reflétaient.

Les sous-bois enchanteurs, où les verts et les jaunes clairs faisaient agréable contraste, toute une féerie de couleurs.

Notre artiste courtisait aussi les parages de Lachenaie, endroit privilégié qui fut choisi par notre grand maître Napoléon Bourassa, pour y terminer dans le calme et la beauté ses dernières heures d'une vie laborieuse.

L'artiste est un incompris dans la vie, sauf quelques-uns.

Il est parfois rêveur, alors c'est un fainéant. Il voit ce que nous ne pouvons voir, c'est un illusionniste.

L'on en finirait plus, si nous suivions la rumeur publique.

Quel rôle imminent joue l'artiste. C'est lui, qui pour nous, pauvres profanes, reproduit en tons harmonieux la belle nature.

L'artiste consciencieux, devient le représentant direct de la Providence, en reproduisant fidèlement pour nous ce qu'Elle a créé pour notre bien-être.

Chaque pas que nous faisons, chaque fleur que nous regardons, chaque brin d'herbe que nous foulons, l'oeuvre de Dieu se fait sentir, elle devint palpable et bien incrédule et bien ingrat celui qui n'y croierait

pas.

L'art élève, ennoblie, pour qui sait le comprendre.

Il n'y a pas de grand art, ou d'art sublime, ce ne sont que des mots, des expressions. Seul son coeur aime, son esprit voit, sa volonté dirige.

Chaque toile vit, dans la touche du pinceau c'est le commandement exécuté, tout est lui-même. Terrebonne, fut donc un lieu de douces jouissances artistiques pour Béliveau. La décoration murale fut aussi parmi ses atouts, nous comptons plusieurs restaurants fashionables ainsi que quelques bars du temps (1902-1910). D'heureuses compositions de jeux floraux, de sujets sportifs furent pour les connaisseurs d'alors toute une révélation.

Il y a bien des amis de Béliveau qui ne le considèrent pas comme grand travailleur, parmi ceux-là sont ceux qui contribuaient le plus à lui faire perdre son temps.

Ce sont de ces amis profanateurs de l'art, qui croient, que pour être artiste il faut être bambocheur, noceur, viveur, sabré le champagne quand il y en a, ou le quart de bière, faute du premier.

Ces types ne sont que des parasites, des chancres d'ateliers.

L'artiste qui se laisse entraîner, tombe vite en décrépitude.

Ces supposés amis, n'aideront jamais l'artiste en lui achetant un ou des tableaux, au contraire ils seront les premiers à jeter en pâture au public sa vie privée, tant les petits travers de l'être humain sont étalés et surenchérit de mensonges.

Voilà ce que peuvent les parasites d'ateliers. Personne ne sont parfaits, même les artistes.

Le théâtre, le cinéma ont fait plus de mal que n'importe qui à l'artiste, on l'a traîné dans la oue infecte

de toutes les dégradations possibles.

Les scènes théâtrales ou cinématographiques ont reproduit des faussetés à leur égard.

On a fait des héros des pauvres déments, et tout ceci sous le couvert de l'art.

Alors le public ignorant l'art et sa personnalité, se gave de plats empoisonnés où toute l'intelligence écoeurante d'un Zola, et autres en forment le menu.

Dans tous les rangs sociaux, il y a de la lie.

Chacun prend sa part, mais il ne faut pas oublier, que les grands talents sont demeurés dans l'ombre et ont travaillé avec acharnement, exigeant toujours mieux de leurs oeuvres.

Nous devons chercher à encourager nos talents d'abord afin qu'un jour nous puissions faire notre marque dans la sphère artistique.

Chaque foyer devrait avoir un tableau d'un de nos artistes canadiens français.

Quelques notes encore sur la fin de notre artiste Béliveau:

"S'étant laissé entraîner par des amis trop prodigues à même ses ressources, et n'étant pas secondé à son foyer, puisqu'étant veuf, quoique relativement jeune, quarante-deux ans, ses derniers jours se passèrent dans la souffrance.

La phtisie en fit sa victime et il se consuma, tout comme la bûche dans l'âtre, qui après avoir été toute flamme, s'éteint doucement et disparaît à nos yeux. Quelques temps avant sa mort, il convola avec sa belle-soeur, Henriette Monnier, qui en avait eu soin durant sa maladie.

J. JUTRAS.

Ces articles, parus dans l'hebdomadaire

"L'ECHO DE SAINT-JUSTIN"

(Nos. des 9, 16 et 23 fév., 1 et 8 mars, et 5 et 26 avril 1940)

furent difficilement découpés de ces vieux journaux,

et arrangés ici, en mai 1990, par Michel de Savoye.

Anjou, 23 mai 1990

Très chers amis...

AH, que je suis devenu paresseux quant il s'agit d'écrire mais, pour une raison des plus valable, il me faut secouer cette léthargie qui vient endormir trop souvent ce cerveau un peu vieillot, ceci pour venir et sans hésitation, te remercier pour ce remarquable travail de titan que j'ai bien reçu il y a déjà quelques jours soit le 16 mai dernier.

Oui, encore un Béliveau qui a fait sa marque, celui-ci comme peintre. Je me rappelle bien d'avoir vu chez mon père et pour de nombreuses années, une peinture de Siméon Béliveau mon grand-père, peint par René Béliveau, qui était sûrement un portraitiste remarquable et c'est le moindre que je puisse dire d'après mes souvenirs d'antan.

Ayant lu et avec grand intérêt ces photocopies de l'Echo de Saint-Justin que tu as eu l'amabilité de me faire parvenir, j'ai cru y voir un anachronisme possible en page 4, troisième colonne au bas, que Henriette est née en 1901, n'est-elle pas plutôt née en 1903, le 31 mai car Alice était son aînée de 7 mois et 29 jours étant du 2 novembre 1902 ?

Mignonne et moi voulons vous embrasser tous les deux en voulant croire que votre santé est relativement bonne tout comme la nôtre d'ailleurs. Il ne nous reste plus qu'à souhaiter des jours plus ensoleillés, mais qu'ils arrivent ces m.... jours.

Encore une fois MERCI pour cet envoi bien apprécié

Jean R